

Yves BEAUPÉRIN,
directeur de l'Institut de Mimopédagogie,
à l'école de Marcel Jousse



**« AINSI QUE DANS LES CIEUX,
DE MÊME SUR LA TERRE »**

(Mt 6, 10)



**Cours annuel de La Brardière
2015**

**« AINSI QUE DANS LES CIEUX,
DE MÊME SUR LA TERRE. »
(Mt 6, 10)**

1. DE LA REALITE DU MONDE D'EN HAUT AU REEL DU MONDE D'EN BAS	2
1.1 La bilatéralisation du Monde d'En Haut et du Monde d'En Bas	2
1.2 La chosalisation des mimèmes du Dieu-Homme	3
2. DU REEL DU MONDE D'EN BAS A LA REALITE DU MONDE D'EN HAUT	9
2.1 A travers ce qui est	9
2.2 A travers ce qui advient	17
2.3 Ici et maintenant	23

1. De la Réalité du Monde d'En Haut au Réel du Monde d'En Bas

1.1 Le bilatéralisation du Monde d'En Haut et du Monde d'En Bas

« Ainsi que dans les cieux, de même sur la terre » nous fait réciter Rabbi Iéshoua le Nazôréen, dans la prière du Notre Père qu'il nous a enseignée à la demande de ses appreneurs.

Remarquons que la traduction liturgique, comme l'ancienne traduction française que nous avons apprise étant enfant, inverse l'ordre des termes en affirmant : « *sur la terre comme au ciel* », ce qui édulcore quelque peu le sens très fort de cette formule. Remarquons également qu'en grec nous avons « ciel » et non pas « cieux » comme au verset 9, mais la Pschyta a le pluriel comme toujours pour le mot « cieux ». Cette variante n'est donc peut-être pas significative.

Cette formule se rattache à l'accomplissement de la volonté de Dieu, de par la ponctuation du grec : « que soit fait ton vouloir, ainsi que dans les cieux, de même sur la terre ». Il n'empêche que cette formule peut être isolée car elle a une valeur en soi, en affirmant quelque chose d'essentiel que Marcel Jousse a bien perçu : c'est le bilatéralisme de deux univers, celui du Monde d'En Haut et celui du Monde d'En Bas¹.

« Le bilatéralisme de cette structure formulaire comparative (comme... ainsi...) s'adapte, d'emblée, à ce que nous pourrions appeler « la mécanique célesto-terrestre » de l'univers palestinien, bilatéralement constitué par le Monde invisible d'En Haut et par le Monde visible d'En Bas. L'énoncé général de sa loi de gravitation universelle, ou mieux de gesticulation théo-mimismologique universelle, emprunte d'ailleurs le bilatéralisme de cette structure comparative :

« *Comme dans les Cieux Ainsi sur la Terre* »

« Mais c'est presque toujours par les gestes des êtres du Monde visible d'En Bas que les gestes des êtres du Monde invisible d'En Haut se manifestent, s'expriment et s'annoncent comme « signes » et « prodiges » aux yeux des hommes, soit symboliquement, soit paraboliquement, soit analogiquement. Aussi, par un coup de génie, la rythmo-catéchistique formulaire palestinienne inversera-t-elle pédagogiquement l'ordre originel du bilatéralisme des choses, reflété dans l'ordre même des deux balancements du binaire précédent. Elle appuiera toute la force démonstrative et probante de ses concrètes leçons sur le nouvel aspect mimismologique suivant :

« *Comme sur la Terre Ainsi dans les Cieux* »

« Grandiose mimo-catéchistique qui, d'un revers de main, s'adjuge tout l'indéfini des gestes interactionnels du Monde visible d'En Bas pour essayer de se mesurer, pédagogiquement et bilatéralement, avec tout l'infini des gestes interactionnels du Monde invisible d'En Haut. »²

En fait, le Monde d'En Bas est la densification, la chosalisation de la Parole éternelle de Dieu, comme je le montre dans mon livre *L'Anthropologie du geste symbolique*³ :

« La mécanique générale du milieu d'Israël est faite d'une seule chose : la Parole, encore la Parole, toujours la Parole.

¹ Marcel Jousse parle de « Monde invisible d'En Haut et de Monde visible d'En Bas ». La terminologie de « visible, invisible » est celle de la Liturgie (Credo de Nicée-Constantinople, Préface de Noël). Mais je préfère ne parler que de « Monde d'En Haut » et de « Monde d'En Bas » parce que le Monde d'En Bas, l'univers qui nous entoure, n'est pas que « visible », il touche les cinq sens.

² Marcel JOUSSE, *Le Parlant, la Parole et le Souffle*, Gallimard, 1978, pp. 127-128.

³ Yves BEAUPERIN, *Anthropologie du geste symbolique*, L'Harmattan, 2002, pp. 119-148.

« Mais la Parole a des phases différents, si j'ose dire. Elle est Parole en tant qu'elle est dans le sein de l'Abbâ des Cieux. Elle est Parole aussi lorsqu'elle suscite, quand elle se fait se jouer dans l'univers les choses. C'est qu'en effet, dans le milieu palestinien, nous n'avons pas la cloison étanche entre la parole et la chose (...) : **le Dâbâr est une parole qui va en se chosifiant.** »⁴

« On dirait que la terre et tous ses gestes ne sont là que pour exprimer visiblement les pensées de l'Abbâ invisible. »⁵

« Chacun des mimèmes éternels et invisibles du Créateur va donc, historiquement et analogiquement, se chosaliser dans le temps et dans l'espace. Nous allons ainsi assister à l'exécution gestuelle de ce qu'on nous montre comme le chef-d'œuvre de la création.

« Chacun des gestes du Tout-Puissant, grâce à ce mimoplastisme(-modelage) va avoir sa réplique en miroir dans ce qui sera chose vivante dans la suite.

« Par une sorte de puissance obédientielle, chaque amas de poussière va être apte à recevoir comme une infinité de vies. **Le prototype éternel va se chosaliser en prototype temporel.** »⁶

1.2 La chosalisation des mimèmes du Dieu-Homme

Ce « prototype éternel qui se chosifie en prototype temporel » est-il constitué directement des « mimèmes éternels et invisibles » de l'Abbâ des Cieux ? Le Dieu créateur est-il directement l'Abbâ des Cieux ? Ce n'est pas ce que nous enseignent les textes néo-testamentaires. Pour eux, c'est le Dieu-Homme qui est créateur et qui « porte l'univers par la parole de sa puissance » parce que tout ce qui existe dans le Monde d'En Bas n'est que la réification de ses mimèmes par lesquels ce Dieu-Homme rejoue l'Abbâ des Cieux. C'est, par exemple, ce que nous enseigne le début de l'épître aux Hébreux :

« Dieu nous a parlé en un Fils
qu'il a établi héritier de tout,
par qui aussi il a fait les siècles,
lui qui étant rayonnement de sa gloire
et empreinte de sa substance,
portant l'univers par la puissance de sa parole,
ayant fait la purification des péchés,
s'est assis à la droite de la majesté dans les hauteurs,
étant devenu d'autant supérieur aux anges
que d'un nom bien différent du leur, il a hérité. »
(He 1, 2-4)

Remarquons que, dans ce texte, il est question « du Fils en qui Dieu nous a parlé ». Il ne peut donc s'agir que du Dieu-Homme puisque c'est uniquement en lui que Dieu nous a parlé « en ces temps qui sont les derniers ». Remarquons que ce Fils est celui qui « ayant fait la purification des péchés, s'est assis à la droite de la majesté dans les hauteurs », ce qui relève encore uniquement du Dieu-Homme, car c'est à travers sa mort et sa résurrection que ce Fils nous purifie de nos péchés et c'est lui seul, dans son humanité qui est monté s'asseoir à la droite du Père. Et c'est également dans son humanité que ce Fils est devenu supérieur aux anges, car cela ne relève pas de sa qualité de Verbe éternel qui est, par essence, supérieur aux anges et ne peut donc le devenir.

⁴ Marcel JOUSSE, *Hautes Etudes*, 27 novembre 1934, 3^{ème} cours, *La Parabole corporelle et manuelle*, p. 51.

⁵ Marcel JOUSSE, *La Manducation de la Parole*, Gallimard, 1975, p. 160.

⁶ Marcel JOUSSE, *La Manducation de la Parole*, Gallimard, 1975, pp. 147-148.

Or il est affirmé, précisément, de ce Dieu-Homme « qu'il a fait les siècles » parce qu'il est « rayonnement de la gloire de Dieu et empreinte de sa substance ». Claude Tresmontant confirme bien que, dans le Nouveau Testament, le terme de « Fils » s'applique uniquement au Christ et que ce n'est que dans la théologie ultérieure qu'il finit par ne désigner que le Verbe :

« Dans tous les écrits du Nouveau Testament — sans exception — le terme « fils » désigne Jésus de Nazareth pris concrètement, c'est-à-dire l'Homme véritable uni à Dieu véritable. [...] Dans le langage ultérieur par contre, le terme de « fils » ne désigne plus directement Jésus de Nazareth pris concrètement, mais le *Logos*, de Dieu considéré en son éternité, avant l'incarnation, et indépendamment de l'incarnation. »⁷

Et que tout ce qui existe dans le Monde d'En Bas soit la réification, la chosalisation des mimèmes du Dieu-Homme, celui-ci nous l'enseigne lorsqu'il affirme, mystérieusement, qu'il est la vraie lumière, le vrai pain, la vraie vigne.

En effet, Rabbi Iéshoua ne dit pas : « Je suis celui qui connaît la vérité, je suis celui qui dis la vérité » mais bien « C'est moi la Vérité » (Jn 14, 6). « C'est quoi la Vérité ? » lui répondra Pilate (Jn 18, 38). Et si, à ce moment-là, Jésus ne répond pas à sa question, à plusieurs reprises auparavant, l'évangéliste Jean et Jésus lui-même nous ont fourni des éléments de réponse : « Elle était la Lumière, la véritable, qui illumine tout homme en venant dans le monde » (Jn 1, 9) ; « C'est moi le Pain de Vie, le pain qui vient du ciel, le véritable » (Jn 6, 35 et 32) ; « C'est moi la Vigne, la véritable » (Jn 15, 1). Que faut-il comprendre sous ces affirmations ? Que la lumière physique qui nous éclaire, que le pain physique que nous mangeons, que la vigne physique que nous récoltons, ne sont pas la véritable lumière, le véritable pain, la véritable vigne. Que cette lumière, ce pain, cette vigne, qui appartiennent au Réel du Monde d'En Bas, ne sont pas la vérité en eux-mêmes, qu'ils ne sont que la manifestation d'une Vérité, d'une Réalité qui sont ailleurs, dans le Monde d'En Haut et que cette Vérité et cette Réalité ne sont autres que le Dieu-Homme lui-même. Comme le suggère l'apôtre Paul, que ce soit la lumière, le pain, la vigne, la nourriture, la boisson, les fêtes, la nouvelle lune, le shabbat, tout cela n'est que « l'ombre des choses à venir, mais le corps (qui projette cette ombre), celui du Christ » (Col 2, 16-17). De même que les mots que nous prononçons ne sont, anthropologiquement parlant, que les rejeux du Réel du Monde d'En Bas et que la vérité n'est en eux que dans la mesure où ces mots rejouent en vérité ce Réel, de même ce Réel du Monde d'En Bas n'est, à son tour, que le rejeu de la Réalité du Monde d'En Haut qu'est l'humanité du Dieu-Homme et que la vérité n'est dans ce Réel que dans la mesure où il nous permet d'accéder à la vérité qu'est l'humanité du Dieu-Homme. Ainsi que j'ai essayé de l'établir dans mon livre *Anthropologie du geste symbolique*, si les mots que nous prononçons sont les mots de la langue par laquelle nous rejouons le Réel du Monde d'En Bas, ce Réel du Monde d'En Bas n'est, à son tour, que les « mots » de la langue par laquelle le Dieu-Homme rejoue la Réalité du Monde d'En Haut qu'il constitue. Affirmer que l'univers a été créé par la Parole de Dieu ne signifie pas seulement que cette Parole a été l'outil de la création mais que la création n'est rien d'autre qu'une parole que Dieu adresse à l'Humain et, plus spécifiquement, une parole que le Dieu-Homme adresse à l'Humain.

C'est pourquoi, au bilatéralisme signalé par Marcel Jousse entre Monde d'En Haut et Monde d'En Bas, j'ajoute le bilatéralisme entre Réalité du Monde d'En Haut et Réel du

⁷ Claude TRESMONTANT, *Les premiers éléments de la théologie*, O.E.I.L., 1987.

Monde d'En Bas, la Réalité du Monde d'En Haut étant constituée des mimèmes du Dieu-Homme qui s'expriment, se réalisent, se densifient, se chosalisent dans le Réel du Monde d'En Bas.

Pour établir les fondements théologiques d'une véritable écologie, le pape François, dans son encyclique *Laudato si*, dans la partie intitulée « Le message de chaque créature dans l'harmonie de toute la création », nous rappelle cette vérité que les choses créées sont parole de Dieu. Mais je préciserai volontiers parole du Dieu-Homme :

« 84. Quand nous insistons pour dire que l'être humain est image de Dieu, cela ne doit pas nous porter à oublier que chaque créature a une fonction et qu'aucune n'est superflue. Tout l'univers matériel est un langage de l'amour de Dieu, de sa tendresse démesurée envers nous. Le sol, l'eau, les montagnes, tout est caresse de Dieu. L'histoire de l'amitié de chacun avec Dieu se déroule toujours dans un espace géographique qui se transforme en un signe éminemment personnel, et chacun de nous a en mémoire des lieux dont le souvenir lui fait beaucoup de bien. Celui qui a grandi dans les montagnes, ou qui, enfant, s'asseyait pour boire l'eau au ruisseau, ou qui jouait sur une place de son quartier, quand il retourne sur ces lieux, se sent appelé à retrouver sa propre identité.

« 85. Dieu a écrit un beau livre « dont les lettres sont représentées par la multitude des créatures présentes dans l'univers »⁸. Les Évêques du Canada ont souligné à juste titre qu'aucune créature ne reste en dehors de cette manifestation de Dieu : « Des vues panoramiques les plus larges à la forme de vie la plus infime, la nature est une source constante d'émerveillement et de crainte. Elle est, en outre, une révélation continue du divin »⁹. Les Évêques du Japon, pour leur part, ont rappelé une chose très suggestive : « Entendre chaque créature chanter l'hymne de son existence, c'est vivre joyeusement dans l'amour de Dieu et dans l'espérance »¹⁰. Cette contemplation de la création nous permet de découvrir à travers chaque chose un enseignement que Dieu veut nous transmettre, parce que « pour le croyant contempler la création c'est aussi écouter un message, entendre une voix paradoxale et silencieuse »¹¹. Nous pouvons affirmer qu'« à côté de la révélation proprement dite, qui est contenue dans les Saintes Écritures, il y a donc une manifestation divine dans le soleil qui resplendit comme dans la nuit qui tombe »¹². En faisant attention à cette manifestation, l'être humain apprend à se reconnaître lui-même dans la relation avec les autres créatures : « Je m'exprime en exprimant le monde ; j'explore ma propre sacralité en déchiffrant celle du monde »¹³.

« 86. L'ensemble de l'univers, avec ses relations multiples, révèle mieux l'inépuisable richesse de Dieu. Saint Thomas d'Aquin faisait remarquer avec sagesse que la multiplicité et la variété proviennent « de l'intention du premier agent », qui a voulu que « ce qui manque à chaque chose pour représenter la bonté divine soit suppléé par les autres »¹⁴, parce qu'« une seule créature ne saurait suffire à [...] représenter comme il convient »¹⁵ sa bonté. C'est pourquoi nous avons besoin de saisir la variété des choses dans leurs relations multiples¹⁶. Par conséquent, on comprend mieux l'importance et le sens de n'importe quelle créature si on la contemple dans l'ensemble du projet de Dieu. Le Catéchisme l'enseigne ainsi : « L'interdépendance des créatures est voulue par Dieu. Le soleil et la

⁸ Jean-Paul II, Catéchèse du 30 janvier 2002, n. 6 : *Insegnamenti* 25/1 (2002), 140.

⁹ Conférence des évêques catholiques du Canada : Commission des affaires sociales, Lettre pastorale sur l'*Impératif écologique chrétien* (4 octobre 2003), 1.

¹⁰ Conférence des évêques du Japon, *Reverence for Life. A Message for the Twenty-First Century* (janvier 2001), n. 89.

¹¹ Jean-Paul II, Catéchèse du 26 janvier 2000, n. 5 : *Insegnamenti* 23/1 (2000), 123.

¹² Jean-Paul II, Catéchèse du 2 août 2000, n. 3 : *Insegnamenti* 23/2 (2000), 112.

¹³ Paul Ricœur, *Philosophie de la volonté : Finitude et culpabilité*, Paris 2009, p. 216.

¹⁴ *Somme Théologique* I, q. 47, art. 1.

¹⁵ *Somme Théologique* I, q. 47, art. 1.

¹⁶ Cf. *Somme théologique*, art. 2, ad. 1 ; art 3.

lune, le cèdre et la petite fleur, l'aigle et le moineau : le spectacle de leurs innombrables diversités et inégalités signifie qu'aucune des créatures ne se suffit à elle-même. Elles n'existent qu'en dépendance les unes des autres, pour se compléter mutuellement, au service les unes des autres »¹⁷.

« 87. Quand nous prenons conscience du reflet de Dieu qui se trouve dans tout ce qui existe, le cœur expérimente le désir d'adorer le Seigneur pour toutes ses créatures, et avec elles, comme cela est exprimé dans la belle hymne de saint François d'Assise :

« Loué sois-tu, mon Seigneur,
avec toutes tes créatures,
spécialement messire frère soleil,
qui est le jour, et par lui tu nous illumines.
Et il est beau et rayonnant avec grande splendeur,
de toi, Très Haut, il porte le signe.
Loué sois-tu, mon Seigneur,
pour sœur lune et les étoiles,
dans le ciel tu les as formées
claires, précieuses et belles.
Loué sois-tu, mon Seigneur, pour frère vent,
et pour l'air et le nuage et le ciel serein
et tous les temps,
par lesquels à tes créatures tu donnes soutien.
Loué sois-tu, mon Seigneur, pour sœur eau,
qui est très utile et humble,
et précieuse et chaste.
Loué sois-tu, mon Seigneur, pour frère feu,
par lequel tu illumines la nuit,
et il est beau et joyeux, et robuste et fort »¹⁸.

« 88. Les Évêques du Brésil ont souligné que toute la nature, en plus de manifester Dieu, est un lieu de sa présence. En toute créature habite son Esprit vivifiant qui nous appelle à une relation avec lui¹⁹. La découverte de cette présence stimule en nous le développement des « vertus écologiques »²⁰. Mais en disant cela, n'oublions pas qu'il y a aussi une distance infinie entre la nature et le Créateur, et que les choses de ce monde ne possèdent pas la plénitude de Dieu. Autrement, nous ne ferions pas de bien aux créatures, parce que nous ne reconnâtrions pas leur vraie et propre place, et nous finirions par exiger d'elles indûment ce que, en leur petitesse, elles ne peuvent pas nous donner. »

Voici ce que j'ai écrit dans mon livre *Anthropologie du geste symbolique*, pp. 140-145 :

« La première récitation de la Genèse nous apprend que « Dieu créa le ciel et la terre ». Or, ce que nous traduisons, en français, par « créer », correspond au mot hébreu *bara*, qui peut avoir une double signification, comme nous l'expliquent deux rabbins :

« J. E. - Le mot *bara* – « il créa » - dérive d'un verbe qui, au sens propre, a une double signification.

« D'une part, il signifie « tailler ». Dieu a taillé le monde, il l'a en quelque sorte façonné, sculpté. Voilà qui nous renverrait au problème de la matière première, mais les mystiques juifs précisent que c'est dans les lettres - par le discours, dans l'intelligibilité - que Dieu a taillé. Le monde

¹⁷ *Catéchisme de l'Église Catholique*, n. 340.

¹⁸ *Cantique des créatures*, SC 285, p. 343.

¹⁹ Cf. Conférence nationale des évêques du Brésil, *A Igreja e a questão ecológica*, 1992, 53-54.

²⁰ Cf. Conférence nationale des évêques du Brésil, *A Igreja e a questão ecológica*, 1992, 61.

a été créé par le discours divin; les lettres sont donc comme le marteau du divin sculpteur.

« D'autre part, le verbe *bara* s'apparente à l'adverbe *bar* qui signifie « hors de ». Cette parenté revêt une très grande importance dans la mystique juive. Elle signifie qu'une autre lecture du texte biblique peut nous être proposée: Dieu a mis le monde « hors de [soi] », il l'a en quelque sorte expulsé, éjecté. « Au commencement, Dieu a expulsé le ciel et la terre ».

« A.A. - Toute l'analyse de la relation entre deux êtres, quels qu'ils soient, est peut-être déposée dans cette remarquable mystique qui identifie la création et l'accouchement. Si Dieu lui-même est soumis à ce processus d'expulsion de soi, c'est que ce processus est éternel et absolu. Il faut se séparer de l'Autre que soi, il faut le rejeter, le mettre à l'extérieur de soi-même, pour atteindre la véritable relation qui est fondée sur la différence entre les deux termes du dialogue. Pour les mystiques que vous citez, il y a d'abord unité, puis séparation: il en résulte une aspiration au retour à l'unité première. Le monde a été mis hors de Dieu. Il faut que l'homme maintienne cette extériorité, mais en rétablissant le lien avec Dieu.

« J.E. - Mais ici, cette relation se précise et s'éclaire. Dire que le monde a pour origine, en quelque sorte, un phénomène de rejet, au plan cosmique, voilà qui va sans doute nous aider à approcher un peu de ce mystère dont nous avons parlé: la création *ex nihilo*. Le monde est tiré du néant, et cela nous ne pouvons le comprendre.

« Or voilà que la tradition juive nous dit: Attention, ce néant, c'est Dieu ! Ce n'est pas vraiment le néant: c'est seulement le néant pour notre esprit qui ne saurait faire de différence entre l'infini et le néant. Et d'ailleurs, Dieu est souvent désigné par le terme *ayn*, qui signifie à la fois « où » et « ne pas » dans les textes classiques de la cabbale. *Ayn* est d'ailleurs aussi l'anagramme de *any*, qui signifie « Moi »: le rapport est ici évident ²¹. Aussi bien, n'en déplaise aux théologiens, il ne faudrait pas dire que le monde a été tiré du néant, mais tiré de Dieu. Et même plus précisément, poussé, repoussé, expulsé par Dieu du sein même de Dieu. On le voit bien: tout, dans ce langage, évoque ici un accouchement. Dieu a accouché du monde par une expulsion créatrice. ²² » ²³

Cette conception de la création comme un accouchement, nous est confirmée par une autre interprétation du mot *bara* :

« *BârâA*, racine *BR*, désigne l'acte même de dieu qui émet par sa parole, la totalité du monde, les cieux, la terre, la lumière, les astres, les plantes, les animaux et l'homme. La traduction par *creavit*, *créa*, est assez maladroite. Cet acte de projection ne peut être en effet, selon l'hébreu, que le fait de dieu. *BârâA* n'admet que dieu comme sujet, ce qui n'est pas le cas le *create* latin, ni de *créer* français. Cette production du monde est une *émission*, ou un engendrement, ce qui est la même chose, (...) puisque la racine *BR* de *BârâA* est également celle de *BaR*, *le fils*, l'engendré. (...) Rare en hébreu biblique où il a été supplanté par *BêN*, *BaR* est courant en araméen. » ²⁴

La Bible n'affirme-t-elle pas :

²¹ « Souvent la Bible désigne *IE* lui-même par *Aânî*, *moi*, comme dans les citations d'Isaïe (Is 45, 6, 18, 22): "Moi *IE* et rien d'autre". Les commentateurs n'ont pas manqué d'appliquer à *IE* également le mot *AaiN*, *rien*. *IE*, origine de tout, mais qualifié par rien, apparaît comme *le néant*, autre sens de *AaiN*, *primordial*, *immuable* et *infini*. *AêiN-SôPh*, diront les rabbis, littéralement *qui n'a pas de limites*. » (Martin CAILLOUX, *Joyaux bibliques*, inédit, 1992, p. 160).

²² « La formule *création ex nihilo*, *de rien*, pratiquement absente de la Bible, n'est pas incompatible avec la vision du monde, *émission de dieu*, si ce *rien* est entendu dans le sens de *néant divin*, de la négation absolue de toute détermination ou qualifications en dieu, qui ne pouvaient être que des limitations, ainsi que l'a compris tout un courant théologique, quasi permanent dans le christianisme, depuis les temps apostoliques, dans la lignée de saint Jean. » (Martin CAILLOUX, *Joyaux bibliques*, inédit, 1992, p. 87).

²³ Josy EISENBERG, Armand ABECASSIS, *A Bible ouverte*, tome I, Albin Michel, 1978, pp. 32-33.

²⁴ Martin CAILLOUX, *Joyaux bibliques*, inédit 1992, p. 100.

« Avant que naissent les montagnes,
que tu *enfantes* la terre et le monde,
de toujours à toujours,
toi, tu es Dieu. »
(Ps 89, 2)

Mais cet accouchement est plutôt celui du professeur, qui rejoue tellement globalement ce qui est en lui que ce rejeu mimodramatique fait exister hors de lui ce qui est en lui, comme nous l'explique maintenant Marcel Jousse, en un texte très fort et très beau :

« Dans ces grandes récitations juives anciennes qui commencent à attirer de plus en plus l'attention des anthropologistes, nous avons le spectacle du plus formidable des professeurs.

« Pendant toute l'éternité, on nous montre un Elohim, c'est-à-dire un Omniscient, sachant le bien et le mal, restant dans son silence contemplatif et joueur. Et voilà que dans ce décours de l'éternité - si nous pouvons ainsi parler - ce professeur se sent pris du grand frisson professoral et voilà:

Au commencement
(le Professeur professa et) il dit:
Que soit la lumière ! Et fut la lumière.

« A partir de ce moment, les leçons formidables, géniales, divines, se sont déroulées et il y eut de la lumière et il y eut des ténèbres... Et il y eut un soleil et il y eut une lune et des étoiles... Et il y eut des oiseaux qui volaient dans l'air, des reptiles qui rampaient sur la terre, des poissons qui nageaient dans la mer. Tout se projette extérieurement par la grande force de la parole professorale créatrice. Voilà le grand mot ! L'Elohim, l'Omniscient, ne se contente pas de sa propre science interne, il veut la projeter dehors. Quel admirable symbole de ce frisson professoral qu'éprouve tout homme qui a en lui quelque chose de nouveau !

« Et je comprends pourquoi, à côté de moi, dans l'amphithéâtre Descartes, dans quelques minutes, un autre homme, un autre professeur dont je ne pourrais pas délier la courroie des sandales - le Professeur de Broglie - va professer. Il a pris quelques atomes de ce formidable jeu du grand professeur palestinien créateur, et il en fait une science. Nous prenons une goutte d'eau à l'immensité éternelle et voilà, si nous sommes assez forts pour manier cette goutte d'eau, notre nom ne sera plus oublié.

« Voilà ce que c'est que le professeur jetant hors de lui ce qu'il a en lui. Et il dit: « Que soit hors de moi ce que j'ai en moi! » Et s'il est fort, s'il est véritablement le grand gesticulateur, le grand créateur, voilà ! La chose est en dehors de lui ! Si bien que je pourrais dire que l'idéal du professeur parmi nous c'est, non pas la création - hélas, nous sommes trop limités pour créer - mais c'est le rejeu de la grande gesticulation primordiale.

« Nous avons montré pendant toute cette année, l'angoisse qui étreint tout professeur qui ne se contentant pas de jeter sur une feuille de papier des algèbres morts, veut qu'il y ait des choses qui se projettent sous forme d'objets, de jeux organisés. Alors, nous avons cherché quelle était la possibilité de faire marcher des choses devant nous, et ne pouvant pas créer hors de nous, nous nous sommes créés en nous et nous avons tâché de prendre l'université des Gestes - si je peux ainsi parler dans cette université scientifique - l'université des Gestes pour être les grands docteurs des universités enseignant l'univers.

« Voilà ce que nous avons trouvé de plus beau ! En face des sculpteurs, nous rions, parce que notre statue à nous, elle est vivante²⁵. Elle est innombrable, comme notre science. Plus nous serons savant, plus notre statue sera mouvante, vivante, innombrable... »²⁶

²⁵ Allusion au mimodramatisme qui, par la beauté de sa gestuelle, fait du corps une véritable statue vivante par opposition à la statue figée du sculpteur.

²⁶ Marcel JOUSSE, *Sorbonne*, 26 mars 1936, 15^{ème} cours, *Le cinéma dans l'enseignement*, p. 267.

En toute vérité, temps, espace et matière ne sont que des constructions de l'esprit de l'homme. En Dieu, tout est, dans un éternel présent, où il n'y a ni temps, ni espace, ni matière. L'Homme-Dieu, apparu en une époque précise de notre temps, préexiste donc et préside à la création de tout ce qui existe, les choses visibles et invisibles. En sa nature divine, il est le Verbe éternel du Père, c'est-à-dire le rejeu intérieur microscopique du Père. En sa nature humaine, il est le rejeu mimodramatique, macroscopique et externe du Père, tandis que les choses créées constituent, à leur tour, le rejeu mimoplastique de cet Homme-Dieu.

Du Dieu éternel à la Création, nous avons donc tout l'enchaînement pédagogique du Professeur à sa leçon de choses : d'abord, la prise de conscience et le rejeu intérieur de ce qui est en lui: et c'est le Verbe dans le Souffle, puis le rejeu extérieur et mimodramatique de ce Verbe éternel, et c'est l'Homme-Dieu, puis le rejeu extérieur et mimoplastique de cet Homme-Dieu, et ce sont les choses visibles et invisibles. Voilà pourquoi les choses créées ne sont

« que l'ombre des choses à venir,
mais le corps, (celui) du Christ. »
(Col 2, 17)

Mais de même que dans l'homme, mimodramatisme et mimoplastisme sont indissociables et sont en parfaite résonance, le mimoplastisme étant toujours la projection dans la matière de la gesticulation globale du mimodramatisme, d'une manière analogue, en Dieu, mimodramatisme et mimoplastisme sont indissociables et en parfaite résonance. Les choses créées sont donc le rejeu mimoplastique de l'Homme-Dieu, qui est lui-même le rejeu mimodramatique du Verbe éternel, qui est lui-même le rejeu intérieur du Père. En contemplant donc le mimoplastisme qu'est la Création, nous pouvons découvrir le mimodramatisme qu'est l'Homme-Dieu, de même d'ailleurs, qu'en contemplant le mimodramatisme qu'est l'Homme-Dieu, nous pouvons découvrir le rejeu intérieur qu'est le Verbe et accéder ainsi à la connaissance du Père. »

En conséquence, nous n'accédons à la Vérité que si, à travers le rejeu du Réel du Monde d'En Bas, nous accédons au rejeu de la Réalité du Monde d'En Haut que constitue le Dieu-Homme, autrement dit que si notre parole devient parabole. Rejouer la lumière, le pain, la vigne, etc..., dans tous les gestes caractéristiques et dans tous les gestes transitoires dont ils sont prégnants, comme dirait Marcel Jousse, lequel rejeu constitue la connaissance scientifique, ne trouve sa vérité et la Vérité que si, à travers ce rejeu, nous accédons au rejeu de la Réalité qu'est le Dieu-Homme.

2. Du Réel du Monde d'En Bas à la Réalité du Monde d'En Haut

Le Réel du Monde d'En Bas est constitué de ce qui est et de ce qui advient. Ce qui est, c'est cet univers dans lequel nous sommes et qui nous entoure et que nous percevons par tous nos sens. C'est l'ensemble de ce que nous qualifions de règne minéral, règne végétal, règne animal, règne hominal. Ce qui advient relève de l'événementiel, du déroulement de l'espace-temps, des circonstances de la vie, depuis notre conception jusqu'à notre mort.

Notre vocation d'être humain est de nous laisser jouer par ce qui est et ce qui advient afin de devenir rejeu de ce qui est et de ce qui advient et, à travers ce rejeu de ce qui est et de ce qui advient, devenir rejeu de la Réalité d'En Haut qui est le Dieu-Homme et, à travers ce rejeu du Dieu-Homme, devenir rejeu de la divinité par lequel nous transformons l'ombre de Dieu que nous sommes en image de Dieu à laquelle nous sommes appelés.

2.1 A travers ce qui est

Tout ce qui est est la réification des mimèmes du Dieu-Homme. Face à cette réification des mimèmes du Dieu-Homme qui constituent le Réel du Monde d'En Bas, nous avons à réaliser une transsubstantiation contemplative de ce Réel en la Réalité du Monde d'En Haut constituée par les mimèmes du Dieu-Homme.

Telle nous semble être une des fonctions essentielles de ce que nous appelons, dans le catholicisme, la transsubstantiation du pain et de vin, fonction essentielle qui n'est enseignée nulle part. Analysons donc en détail ce que Marcel Jousse appelle « le mimodrame du pain et du vin ».

« Or, pendant qu'ils mangeaient,
Jésus, ayant pris du pain
et ayant dit la bénédiction,
(le) rompit.
Et (l') ayant donné aux appreneurs,
il dit :
« Prenez, mangez,
ceci est mon corps. »
Et ayant pris une coupe,
et ayant rendu grâce,
il (la) leur donna,
disant :
« Buvez-en tous,
car ceci est mon sang de l'alliance,
répandu pour beaucoup
en vue de (la) rémission des péchés. »
(Mt 26, 26-28)

Se laisser jouer par le Réel d'En Bas

L'Eglise catholique, en introduisant il y a bien longtemps dans la liturgie de la messe, ce qu'on appelait « la grande élévation » de l'hostie et du calice, après la consécration des espèces du pain et du vin, et en exposant l'hostie à l'adoration des fidèles dans ce qu'on appelait « le salut du Saint-Sacrement », a-t-elle suffisamment perçu qu'il existait un rapport essentiel entre consommation et contemplation, puisqu'elle invitait ses fidèles, non seulement à manger mais aussi à contempler l'hostie ? Probablement pas, faute d'avoir tout de suite ramené ce geste à un geste d'adoration et non d'abord à un geste de contemplation. Il suffit de constater le nombre de fidèles qui, au moment où le célébrant présente l'hostie ou le calice, se prosternent aussitôt, sans les contempler. Certes, lorsque le Dieu-Homme, le soir du Jeudi Saint, prend du pain, puis du vin et les donne à ses appreneurs en disant : « Prenez et mangez ! Ceci est mon corps ! Prenez et buvez ! Ceci est mon sang ! », la foi catholique nous enseigne que ce pain et ce vin, tout en conservant toutes les apparences du pain et de vin, deviennent réellement le corps et le sang du Dieu-Homme. Mais pourquoi le pain et le vin, s'ils deviennent le corps et le sang du Dieu-Homme, gardent-ils les apparences du pain et de vin ? Précisément parce que si le Réel du Monde d'En Bas est, ontologiquement, la manifestation analogique de la Réalité du Monde d'En Haut, il doit garder toutes les caractéristiques de ce Réel pour pouvoir révéler toutes les caractéristiques de la Réalité qu'il re-présente en la signifiant. Mais comment établir ce lien ontologique entre Réalité et Réel si on n'analyse pas analogiquement ce lien dans une contemplation prolongée ? C'est pourquoi, au moment où le Dieu-Homme tend le pain et le vin à ses appreneurs, il ne désigne pas ce pain et ce vin par leur nom mais par le terme de « ceci » qui est une invitation à regarder ce

pain et ce vin, avant de les prendre et de les manger ou boire. Et si le Dieu-Homme, en utilisant ce terme vague de « ceci » voulait désigner, non seulement le pain et le vin, mais tout le Réel, nous invitant à réaliser une transsubstantiation contemplative de ce Réel en la Réalité d'En Haut, comme lui réalise la transsubstantiation sacramentelle du pain et du vin, Réel d'En Bas, en sa chair et son sang, Réalité d'En Haut ? Une des fonctions essentielles de l'Eucharistie est de changer notre regard sur le Réel, en nous invitant à le contempler longuement, afin qu'en l'intussusceptionnant, en le mangeant et buvant, nous mangions et buvions, en réalité, l'être même de la Parole faite chair et sang, c'est-à-dire que nous passions de la connaissance du Réel du Monde d'En Bas à la connaissance de la Réalité du Monde d'En Haut.

Ce n'est d'ailleurs pas seulement notre regard que ce « ceci » nous invite à changer, ce sont tous nos sens. Rabbi Iéshoua ne nous a-t-il pas expliqué que s'il ne nous parlait qu'en paraboles, c'était parce que nos yeux et nos oreilles ne savaient ni voir ni entendre :

« C'est pourquoi je leur parle en parabole,
car en voyant ils ne voient pas
et en entendant ils n'entendent pas
et ne comprennent pas. »
(Mt 13, 13)

Cette perception du Réel par tous nos sens que Marcel Jousse nous invite à se laisser jouer en nous ne doit pas d'abord passer par le mental, comme nous l'enseignent toutes les mystiques :

« Je me sers souvent dans mon enseignement de cette phrase des Pères disant que nos cinq sens pouvaient être des portes ouvertes sur l'invisible. Cela se réalise à la condition que l'on sache demeurer dans la sensation ; il s'agit d'y rester sans bouger et de permettre à la qualité qui nous touche de percer la surface de notre conscience ; par là nous quittons sa présence objective et peu à peu elle fait partie de nous-mêmes dans notre profondeur : c'est l'éveil à la transcendance, dont la qualité vue de l'extérieur est pourtant hors de nous...

« L'expérience d'une qualité sensorielle est tout à fait autre que son concept. Le bleu qu'on voit n'est pas le bleu qui se distingue conceptuellement du rouge ! Car dès qu'on s'empare conceptuellement d'une qualité, ce n'est plus la qualité qui nous touche mais son interprétation conceptuelle qu'on y a ajoutée et qui nous sépare de la réalité immédiate. Dès qu'on nomme une expérience ou qu'on l'explique rationnellement, on prend du recul et la distance s'introduit, la réalité n'est plus la même, la vie se dessèche... Voilà pourquoi les mystiques ont toujours dit à la manière de saint Paul : « Voir comme si on ne voyait pas, entendre comme si on n'entendait pas, toucher comme si on ne touchait pas, posséder comme si on ne possédait pas... »²⁷

« Quand en même temps je priais au fond du cœur, tout ce qui m'entourait m'apparaissait sous un aspect ravissant, les arbres, les herbes, les oiseaux, la terre, l'air, la lumière, tous semblaient me dire qu'ils existent pour l'homme, qu'ils témoignent de l'amour de Dieu pour l'homme ; tout priait, tout chantait gloire à Dieu ! Je comprenais ainsi ce que la Philocalie appelle « la connaissance du langage de la création », et je voyais comment il est possible de converser avec les créatures de Dieu. »²⁸

²⁷ Karlfried Graf DÜRCKHEIM, *Dialogue sur le chemin initiatique*, Spiritualités vivantes, Albin Michel, 1999, pp. 57-57.

²⁸ *Récits d'un pèlerin russe*, Editions de la Baconnière, Editions du Seuil, 1974, pp. 56-57.

« Il y a un instant, pendant que vous parliez de l'éternel présent et de l'irréalité du passé et de l'avenir, je me suis surpris à regarder cet arbre devant la fenêtre. Je l'avais déjà regardé à quelques reprises, mais cette fois-ci, il était différent. La perception extérieure n'avait pas beaucoup changé, sauf que ses couleurs semblaient plus éclatantes et plus vivantes. Une autre dimension s'était ajoutée. Ce n'est pas facile à expliquer. Je ne sais pas comment, mais j'étais conscient de quelque chose d'invisible que j'ai ressenti comme étant l'essence de cet arbre, son esprit, si vous voulez. Et j'en faisais partie d'une certaine façon. Je réalise maintenant que je n'avais jamais vraiment vu cet arbre avant, sinon une image morte et vide de lui. Quand je le regarde maintenant, il y a encore un peu de cette conscience, mais je peux la sentir s'estomper. Vous voyez, l'expérience est déjà en train de devenir du passé. Une telle expérience peut-elle devenir plus qu'une impression fugitive ?

« Pendant un instant, vous avez été libéré du temps. Vous êtes entré dans le moment présent et avez donc perçu l'arbre sans l'écran du mental. La conscience de l'être s'est intégrée à votre expérience de perception. La dimension de l'intemporel introduit une autre sorte de forme d'appréhension de la réalité qui ne « tue » pas l'esprit vivant en chaque créature et en chaque chose. Une appréhension de la réalité qui ne détruit pas le sacré et le mystère de la vie, mais qui exprime plutôt un profond amour et une immense révérence pour tout ce qui est. Une appréhension de la réalité dont le mental ne sait rien.

« Le mental ne peut pas appréhender la réalité de l'arbre. Il peut seulement connaître des faits et des informations au sujet de l'arbre. Le mental ne peut pas appréhender la réalité de ce que vous êtes : il connaît seulement des étiquettes, des jugements, des faits et des opinions à votre sujet. Seul l'Être appréhende la réalité directement.

« Mais le mental ainsi que les connaissances ont leur place, et c'est dans le domaine de la vie pratique de tous les jours. Cependant, quand le mental se met à régir tous les aspects de votre vie, y compris vos relations avec d'autres êtres humains et avec la nature, il devient un monstrueux parasite qui, si on ne le surveille pas, peut bien finir par éliminer toute vie sur cette planète et lui-même par la même occasion en tuant son hôte.

« Vous avez eu un aperçu de la façon dont l'intemporel peut transformer vos perceptions. Mais une expérience ne suffit pas, peu importe sa beauté ou son intensité. Ce qu'il faut et ce qui nous intéresse, c'est un basculement permanent de la conscience. »²⁹

Il est intéressant de remarquer qu'un thérapeute comme Roger Vittoz a redécouvert la nécessité de la réceptivité pure et consciente en face du Réel pour rééquilibrer certaines personnes souffrant de troubles psychologiques :

« La réceptivité est la faculté que nous avons de recevoir les vibrations du monde extérieur.

« Cette réceptivité peut être suffisante et complète, incomplète et insuffisante; elle est complète ou suffisante quand le cerveau l'a perçue d'une façon suffisante ; elle est, dans ce cas, consciente : telle est la relation qui existe entre la réceptivité et la conscience.

« La conscience est donc la qualité primordiale de toute vibration reçue; inconsciente, la réceptivité devient incomplète, parfois nocive, car elle se déforme.

« La réceptivité est un état actif et conscient et non passif.

« Il faut savoir trouver la détente dans la réceptivité exacte des choses extérieures; cela ne manque jamais et c'est toujours juste: l'idée peut fausser, échapper ou fatiguer.

« L'on se contente souvent de l'idée et non du fait ; celui-ci seul compte : il ne faut pas le confondre avec l'idée. Et lorsqu'on se trouve en présence des faits tels qu'ils sont, non déformés par l'idée, tout se simplifie. »³⁰

²⁹ Eckhart TOLLE, *Le pouvoir du moment présent*, Ariane Editions, collection J'ai Lu, 2000, pp. 69-70.

³⁰ Docteur VITTOZ, *Angoisse ou contrôle*, Éditions du Levain, 1976, pp. 19-20.

« Pour le bon fonctionnement du psychisme, il faut donc une réceptivité normale, comme à tout l'organisme ; elle est très en déficit chez le névropathe, le plus souvent perdu dans le vague, n'ayant plus que par intermittence la notion du réel et auquel son propre corps devient étranger. Il découle clairement de tout ceci qu'il faut rétablir la réceptivité, et ce sera le rôle de l'exercice mental dénommé « acte conscient » dans la méthode du Dr Vittoz. Il s'agit simplement pour le malade de se donner des sensations nettes et précises, qu'elles lui arrivent par la vue, l'ouïe, le toucher, etc., qui le font sortir du vague et de l'irréel. « Simplement » n'est pas toujours le qualificatif exact, car il est étonnant de constater combien cette chose si banale, une sensation, est difficile à avoir correcte. Le terme acte conscient est parfaitement justifié, il s'agit bien d'un acte et non d'une opération purement passive. D'abord, il y faut une certaine tension de l'organe sensoriel qui s'adapte à l'ébranlement, qui le sollicite, puis, comme nous l'avons dit, l'intervention active de la mémoire sans laquelle il n'y aurait pas de vraie sensation.

...

« Cependant il ne faut pas aller jusqu'à confondre cette réceptivité avec l'émissivité, comme le font bien des psychologues qui qualifient de concentration cette adaptation sensorielle dont nous venons d'esquisser le mécanisme. Veut-on une preuve palpable de leur différenciation, il est facile de la donner. Si l'on met la main sur le front d'un névropathe, l'on constate des vibrations irrégulières d'un rythme et d'une amplitude anormales ; que le sujet écoute, par exemple, consciemment, tout de suite ses vibrations se régularisent et se calment ; mais qu'on lui demande de concentrer fortement son attention sur une sensation, encore nouveau changement de vibrations qui donnent l'impression de l'effort, de la tension, et se différencient très nettement des précédentes.

« Nous venons de toucher du doigt, pour ainsi dire, l'un des effets les plus nets de l'acte conscient : la régularisation, et le calme du cerveau, ce que traduisent les vibrations en leur langage musculaire. Aussi comprend-on qu'il soit nécessaire de prescrire cette pratique au névropathe de façon constante. Il faut qu'à chaque instant il obtienne des sensations nettes, reprenant ainsi pied dans le réel et surtout arrêtant ce flux incessant de pensées vagues, de rêvasseries et de ruminations qui usent ses forces en pure perte. Le nerveux se ronge, dépense une incroyable quantité d'énergie, qui se retourne contre lui, et après il retombe sans vigueur devant l'action déterminée qu'il devrait accomplir. C'est un réservoir qui fuit de toute part et dont il faut canaliser l'écoulement.

« Donc, prescrire l'acte conscient, c'est la première chose à faire ; l'exécution de l'ordonnance est beaucoup moins aisée et il faut pouvoir apprendre au malade à accomplir correctement ce qu'on lui demande. Quand on a constaté les efforts désordonnés d'un nerveux, comment il se tend et se contracte sur les choses les plus simples, on est alors bien convaincu de cette nécessité d'une direction précise au début de sa cure. Aussi devra-t-on faire pratiquer des actes conscients sous le contrôle de la main placée sur le front : les vibrations se modifient-elles dans le bon sens, l'exercice est exécuté correctement ; sinon il y a faute, généralement par tension. Il n'y faut aucune fatigue, la bonne réceptivité est le vrai repos psychique où l'on se délasse de la suractivité bourdonnante de la pensée.

« Il est une autre face de l'action thérapeutique de l'acte conscient qu'il est bon de mettre en lumière. Reprenons la fonction réceptive, à sa base ; qu'est-elle pour la cellule, sinon un apport de force, que celle-ci lui soit véhiculée par des ondes d'énergie, dont nous savons que notre univers est sans cesse traversé, ou par des substances nutritives elles-mêmes, chargées d'énergie. Supposez un psychisme privé de toute sensation, c'est l'anéantissement prochain, la sensation bonne est en effet sthénique à un haut degré ; elle est un tonique nécessaire et dont nous ne pouvons pas plus nous passer que de nourriture. »³¹

'Ish et 'Ishah

³¹ Dr P. d'ESPINEY, *Angoisse ou Contrôle*, Éditions du Levain, 1976, pp. 105-107.

Ce mental, dont nous parlait plus haut Eckhart Tolle, qui « ne peut appréhender la réalité de l'arbre » mais qui est cependant utile pour « connaître des faits et des informations au sujet de l'arbre » relève pour nous de *'Ish*, cette instance qui est en tout être humain et dont la deuxième récitation de la Genèse nous révèle qu'il est seul face à la Création si Dieu ne lui fournit pas une aide contre lui, cette *'Ishah*, qui est en lui et que Dieu fait monter à sa conscience pour l'aider à connaître en vérité la Création, cette *'Ishah* qui est cette connaissance intuitive de la réalité de l'arbre dont nous venons de parler ci-dessus. Cette *'Ishah* correspond au féminin de tout être humain, réalité invisible dont la femme est la manifestation par ses caractéristiques, tandis que *'Ish* correspond au principe masculin qui est en tout être humain et dont l'homme est la manifestation par des caractéristiques :

« Pour dépasser le mental et reprendre contact avec la profonde réalité de l'Être, il faut des qualités très différentes : le lâcher-prise, l'absence de jugement, l'ouverture qui permet à la vie d'être plutôt que de lui résister, la capacité de s'approprier avec amour la prise de conscience de chaque chose. Ces qualités sont toutes plus apparentées au principe féminin. Alors que l'énergie mentale est dure et rigide, l'énergie de l'Être est douce, malléable, et cependant infiniment plus puissante que le mental. C'est lui qui mène notre civilisation, alors que l'Être est à l'origine de toute vie sur notre planète et au-delà. Être est l'intelligence même dont la manifestation visible est l'univers physique³². Bien que potentiellement parlant, les femmes en soient plus proches, les hommes aussi peuvent y accéder.

« A l'époque à laquelle nous vivons, la très grande majorité des hommes ainsi que les femmes sont encore pris au piège du mental, c'est-à-dire qu'ils sont identifiés au penseur et au corps de souffrance. C'est bien sûr ce qui empêche l'illumination de se produire et l'amour de fleurir. En règle générale, l'obstacle principal pour les hommes serait le mental et la pensée, alors que dans le cas des femmes, il s'agit habituellement du corps de souffrance. Dans certains cas particuliers par contre, cela peut être le contraire et, dans d'autres, les deux aspects sont à égalité.

[...]

« Le nombre de femmes qui se rapprochent actuellement de l'état de conscience totale excède déjà celui des hommes et grandira encore plus rapidement dans les années à venir. Il se peut que les hommes les rattrapent en fin de compte, mais il y aura un décalage pendant encore un bon bout de temps entre la conscience des femmes et celle des hommes. Les femmes sont en train de retrouver la fonction qui renvoie à un droit inné leur appartenant et qui, par conséquent, leur vient plus naturellement qu'aux hommes. Cette fonction, c'est d'être le lien entre le manifeste et le non-manifeste, entre la matière et l'esprit. »³³.

Le « ceci » de Rabbi Iéshoua nous invite donc, dans un premier temps, à nous laisser jouer le plus objectivement par le Réel du Monde d'En Bas afin de permettre à *'Ishah* de remplir son rôle qui est de saisir inconsciemment la Réalité du Monde d'En Haut que manifeste le Réel d'En Bas. L'objectivité de ce jeu consiste à éviter que les pensées passionnées ne se mettent en action pendant le jeu. Il faut rester dans la sensation pure, en évitant tout retour dans le passé, traumatisant ou culpabilisant, et toute projection dans le futur, activante ou angoissante. Cette objectivité est ce que la tradition des Pères du désert appelle l'impassibilité de l'âme. N'oublions pas qu'Evagre le Pontique nous décrit ainsi le Royaume des Cieux :

³² Cet Être, désigné ici par ce terme vague, est pour nous chrétiens le Dieu-Homme qui affirme précisément de lui qu'il est « doux et humble de cœur » et dont nous affirmons que l'univers physique est l'expression mimodramatique de ce Dieu-Homme.

³³ Eckhart TOLLE, *Le pouvoir du moment présent*, Ariane Editions, collection J'ai Lu, 2000, pp.182-183 et 185.

« Le royaume des cieux est l'impassibilité de l'âme accompagnée de la science vraie des êtres. »³⁴

Rejouer le Réel d'En Bas pour être transsubstantié en ce Réel

Après nous avoir invités à contempler le Réel que sont le pain et le vin, Rabbi Iéshoua nous invite à les prendre et à les manger ou boire. Prendre est une action des mains, manger ou boire sont des actions de la bouche. Difficile pour un disciple de Marcel Jousse de ne pas y voir un appel au rejeu global de *'Ish*, à la fois corporel-manuel (Prenez !) et laryngo-buccal (Mangez !) de ce qui s'est joué en *'Ishah* à travers le « ceci ». En effet, après avoir laissé la Réalité d'En Haut se jouer inconsciemment en *'Ishah* à travers le jeu du Réel d'En Bas, un dialogue doit s'engager entre *'Ishah* et *'Ish* afin que ce qui s'est joué inconsciemment en *'Ishah* accède à la conscience de *'Ish*, ce dialogue s'effectuant à travers le rejeu conscient corporel-manuel et laryngo-buccal du Réel d'En Bas.

Ce rejeu global, corporel-manuel et laryngo-buccal, relève de la loi du rythme-mimisme, mise en évidence par Marcel Jousse, par laquelle l'Humain devient tout ce qu'il perçoit. Il est intéressant de noter que Marcel Jousse parle à propos de ce rythme-mimisme de transsubstantiation du mimeur en la chose mimée :

« L'homme ne peut acquérir ses connaissances que par le Mimisme et le Mimisme est essentiellement cette souplesse de l'homme à pouvoir se modeler en conformité des objets qu'il a autour de lui. Ce n'est que cela. L'homme devient toutes les choses en face de toutes choses. »³⁵

« Regardez l'enfant qui modèle. Regardez l'enfant qui dessine. Regardez l'enfant qui joue. Tout cela est, peut-on dire, égal dans le phénomène de transsubstantiation. C'est, j'allais dire, une transsubstantiation au carré. L'enfant lui-même, plein du chat qui mange la souris, va modeler le chat, va modeler la souris et va les faire se rencontrer jusqu'à croire qu'il les a fait vivants. Et vous avez là la question du jeu chez l'enfant. C'est l'expression de ce qui s'est imprimé en lui jusqu'à lui. »³⁶

« Je ne veux pas que vous considériez le mot « jeu » égale « amusement ». Mais « jeu » égale « transsubstantiation » (...) C'est qu'en effet, nous avons là un phénomène tout à fait curieux. C'est que l'enfant qui joue n'est plus lui. Nous avons là une sorte de transsubstantiation, le mot « métamorphose » ne serait pas assez fort, c'est un phénomène de dépersonnalisation, dirait mon maître le docteur Pierre Janet. L'enfant n'est plus lui-même quand il joue. L'enfant est le cheval. Le cheval fait un certain nombre de gestes, je suppose, le galop. Le cheval sera donc considéré comme le galopant et l'enfant sera transsubstantié dans le galopant. Il va donc être dépersonnalisé (...) L'enfant qui joue est transsubstantié, il est dépersonnalisé et repersonnalisé. »³⁷

D'où l'importance de vivre en profondeur le geste corporel-manuel dans la récitation mimopédagogique que nous propose Marcel Jousse. Dans cette récitation, nous ne nous contentons pas de faire des gestes pour accompagner ou pour souligner les mots que nous prononçons, gestes qu'on pourrait considérer comme secondaires et dont on pourrait d'ailleurs se passer. Nous ne faisons pas des gestes, nous sommes nos gestes, puisque nous avons à nous transsubstantier en chaque chose et que le geste corporel-manuel est plus proche

³⁴ EVAGRE le Pontique (346-399), *Traité pratique ou le Moine*, Le Cerf, 1971, collection Sources chrétiennes n° 171, p. 499.

³⁵ Marcel JOUSSE, *Laboratoire de Rythmo-pédagogie*, 8^{ème} cours, 6 février 1935, *Le jeu didactique chez l'enfant*, p. 131.

³⁶ Marcel JOUSSE, *Ecole d'Anthropologie*, 10^{ème} cours, 30 janvier 1939, *Le mimographisme chez l'enfant et le primitif*, p. 205.

³⁷ Marcel JOUSSE, *Ecole d'Anthropologie*, 10^{ème} cours, 30 janvier 1939, *Le mimographisme chez l'enfant et le primitif*, pp. 197-198.

de cette chose que le mot que nous prononçons, dans la mesure même où le geste que nous faisons est la saisie du geste caractéristique de cette chose.

Ce qui est premier et fondamental dans la récitation mimopédagogique, ce sont les gestes corporels-manuels qui commandent tout le reste : le rythme du balancement corporel et celui de la mélodie. En effet, il faut que nous ayons le temps de devenir en vérité la chose. Cela suppose que ce soit ce temps de devenir la chose qui régule le rythme du balancement et de la mélodie, comme nous l'enseigne Marcel Jousse :

« C'est toujours le geste interactionnel qui va dicter et imposer son rythme à la verbalisation propositionnelle ethnique de ce geste.

« Toujours et partout, dans le milieu paysan palestinien, c'est le geste global qui guide et tempère le rythme oral. Ce n'est pas le rythme oral qui guide et accélère le geste global.

« Nos traités de rhétorique et de prédication nous enseignaient naguère que le geste doit précéder la parole. L'Anthropologie mimismologique donne à ce précepte objectivité et clarté.

« Cette antériorité et ce primat du geste global sur le geste oral, donne non seulement une règle à la rythmique, mais aussi un adjuvant à la sémantique. »³⁸

Transsubstantier le Réel d'En Bas en la Réalité d'En Haut

L'Humain livré à ses seules forces, dans un dialogue entre 'Ish et 'Ishah, pourra-t-il accéder à la Réalité d'En Haut ? C'était la condition naturelle de l'Humain au Jardin de Plaisance avant la Chute. Mais le péché originel va changer la donne. Et nous allons montrer que Dieu va adjoindre à l'Humain une autre aide venant secourir 'Ishah.

Avez-vous prêté attention au fait que les espèces transsubstantiées par le Dieu-Homme ne sont pas des objets naturels mais artificiels. Rabbi Iéshoua aurait pu choisir comme nourriture à transsubstantier en sa chair la chair de l'agneau pascal qu'il était en train de partager avec ses apprenants au Cénacle, et choisir comme boisson à transsubstantier de l'eau, agneau et eau étant des éléments naturels. Au lieu de cela, il choisit des éléments artificiels, c'est-à-dire fabriqués par l'Humain : du pain et du vin. Quel enseignement devons-nous en tirer ? Ce que Rabbi Iéshoua transsubstantie, ce n'est pas le Réel directement mais du Réel transformé par l'Humain. Or, quel est, par excellence, le Réel transformé par l'Humain, sinon sa parole qui rejoue de Réel ? Mais ce n'est pas n'importe quelle parole humaine que Rabbi Iéshoua transsubstantie en sa chair et son sang.

En effet, le pain que Rabbi Iéshoua prend n'est pas du pain ordinaire mais du pain azyme. Or, comme je l'ai souvent rappelé, le pain azyme est, pour Israël, un geste aide-mémoire : celui de lui rappeler d'avoir constamment la Tôrah dans sa bouche :

« Ce sera pour toi un signe sur ta main,
un mémorial sur ton front,
afin que la Tôrah du Seigneur
soit toujours dans ta bouche. »
(Ex 13, 9)

Autrement dit, Israël doit porter le pain azyme à sa bouche pour se rappeler de porter la Tôrah à sa bouche. Le pain azyme est donc ici l'analogème de la Tôrah.

Par ailleurs, regardons ce qui se passe le jour de la Pentecôte. Les Apôtres, remplis de l'Esprit-Saint, se mettent à parler en langues. Or quelle est la réaction des gens qui les entendent parler ? C'est de croire qu'ils sont ivres de vin. N'a-t-on pas tendance à parler

³⁸ Marcel JOUSSE, *La Manducation de l'Enseigneur*, 2^{ème} partie inédite, p. 134.

d'abondance quand on est ivre ? Dans un banquet, le son des voix n'a-t-il pas tendance à augmenter au fur et à mesure que les invités boivent ? Comme dit le Talmud : « Quand le vin entre, le secret sort ». Le vin semble donc un analogème de l'Esprit-Saint, dont l'inspiration, source de parole, peut donner l'impression d'une ivresse.

Lorsque Rabbi Iéshoua s'empare du pain azyme et du vin, c'est aussi de la Réalité du Monde d'En Haut qu'il s'empare, manifestée par ce Réel du Monde d'En Bas que sont le pain azyme et le vin, autrement dit, c'est de la parole humaine et de l'inspiration de l'Esprit-Saint qu'il s'empare en quelque sorte. Or, quelle est la parole humaine inspirée par l'Esprit-Saint sinon ce que nous appelons l'Ecriture Sainte ? N'est-elle pas un rejeu humain de la Réalité du Monde d'En Haut, inspiré par l'Esprit-Saint ? A travers la transsubstantiation du pain azyme et du vin en sa chair et son sang, Rabbi Iéshoua réalise donc également une autre transsubstantiation, celle de la Tôrah et de toute l'Ecriture Sainte en lui-même.

Par l'Eucharistie, nous avons déjà vu que Rabbi Iéshoua nous invite, à travers la transsubstantiation du pain en sa chair et du vin en son sang, à regarder le Réel, c'est-à-dire à nous laisser jouer par ce Réel en vérité pour que nous puissions rejouer la Réalité du Monde d'En Haut. Mais par la transsubstantiation de la Tôrah en son être même, il nous invite aussi à le rejouer à l'aide de ce rejeu inspiré de l'Esprit-Saint qu'est l'Ecriture Sainte.

Dans ce domaine, les Mages nous sont un exemple. L'étoile s'est jouée en eux et leur a fait pressentir une Réalité du Monde d'En Haut. Mais c'est le rejeu qu'est l'Ecriture Sainte qui leur révèle où est cette Réalité et qui leur permette d'y accéder.

Dieu a donné cette instance qu'est *'Ishah* à tout Humain pour lui permettre d'accéder à une certaine connaissance de Dieu, comme nous l'enseigne l'apôtre Paul dans son épître aux Romains (Rm 1, 18-32). Mais cette *'Ishah* n'a pas rempli sa mission en réduisant le Réel d'En Bas à un simple objet de domination et de consommation. C'est pourquoi, Dieu lui adjoint une aide qui est la Révélation contenue dans les Ecritures qui, comme *'Ishah* est tirée du côté de l'Humain, c'est-à-dire de son cœur-mémoire, par l'inspiration de l'Esprit-Saint, et portée à sa conscience.

2.2 A travers ce qui advient

La vocation de tout Humain nous est enseignée par la première récitation de la Genèse. L'Humain est fait comme ombre de Dieu pour devenir ressemblance de Dieu.

Pour moi, nous sommes « ombre de Dieu » parce que nous avons reçu la capacité de parler puisque, par essence, Dieu est Parlant. Cette parole humaine ne se réduit pas au seul langage, c'est-à-dire aux mots que nous prononçons, mais, à la suite de Marcel Jousse, nous comprenons que la parole humaine est l'ensemble des gestes corporels-manuels et laryngo-buccaux à travers lesquels nous jouons ce qui s'est joué en nous de l'univers qui nous entoure.

Tant que nous restons dans ce Jeu et Rejeu du Réel qui nous entoure, nous sommes « ombre de Dieu », mais nous n'atteignons pas la « ressemblance de Dieu ». C'est ce que me semble enseigner la deuxième récitation de la Genèse quand elle nous montre Dieu faire venir les animaux devant *'Ish* pour qu'ils se jouent en lui et qu'ils les rejouent en les nommant. Nous sommes devant la première manifestation de la loi du rythmo-mimisme. Or, visiblement, il manque quelque chose puisque Dieu fait le constat que *'Ish* reste seul, c'est-à-dire, me semble-t-il, parce qu'il n'accède pas à la connaissance de Dieu qui, seule, lui permettrait d'accéder à la ressemblance de Dieu. C'est pourquoi Dieu lui donne une aide,

'Ishah, qui est la fonction symbolique, et qui va permettre à *'Ish* de transformer sa parole en parabole, c'est-à-dire d'exprimer à travers le rejeu du Réel d'En Bas la Réalité d'En Haut. C'est uniquement lorsque la parole de l'Humain, qui relève de l'instance *'Ish* dans chaque Humain, se transforme en parabole, grâce à la coopération de *'Ishah*, que l'ombre de Dieu qu'est chaque Humain devient ressemblance de Dieu.

Nous avons dit que le Réel d'En Bas est constitué de ce qui est et de ce qui advient. Nous avons étudié le rapport juste que l'Humain doit entretenir avec ce qui est : revenir à un jeu le plus objectif possible par une perception pure et une conscience pleine, résultant d'une certaine impassibilité, afin de permettre à *'Ishah* de faire pressentir à *'Ish* la Réalité d'En Haut qui se manifeste à travers le Réel d'En Bas. Il nous reste maintenant à étudier le rapport juste à ce qui advient dans ce Réel d'En Bas, c'est-à-dire le rapport juste à tous les événements de notre vie et à tous les événements qui adviennent dans le monde qui nous entoure. C'est la parabole du Semeur qui va nous permettre d'étudier ce rapport juste.

La parabole du Semeur

Le semeur, c'est le Dieu-Homme créateur parce qu'exprimeur.

D'une part, parce que l'évangéliste utilise volontairement le même verbe « sortir » pour parler de Iéshoua et pour parler du semeur.

D'autre part, parce que le geste du semeur, qualifié, non sans raison, d'« auguste » par Victor Hugo, est l'analogème du geste créateur par excellence, parce qu'il est l'analogème du geste exprimeur par excellence : il vient, en effet, chercher ce qui est dans le sein du semeur, son tablier, analogème du jeu intérieur, pour l'extérioriser, en jetant la semence, geste analogème du rejeu.

Or, chose curieuse, ce qui est semé par ce semeur, ce sont des hommes, considérés comme parole de Dieu, en tombant dans les divers terrains où ils sont semés. En effet, si le semeur sème « la parole du Royaume » pour Matthieu 13, 19, « la parole » tout court pour Marc 4, 14, « la parole de Dieu » pour Luc 8, 11, et que ce qui est semé ce sont ceux qui entendent la parole, c'est que la parole de Dieu, ce sont ceux qui entendent la parole de Dieu. Cela peut paraître un peu compliqué mais cette affirmation renferme une vérité très importante à découvrir : comme une semence, qui contient en puissance la future plante, tout être humain est une parole de Dieu potentielle, - ce qui correspond à l'ombre de Dieu -, qui peut tomber dans des terrains défavorables susceptibles de l'empêcher de devenir parabole de Dieu, - ce qui correspond à la ressemblance de Dieu. Mais grâce à la Parole de Dieu, révélée et incarnée, il est donné à tout Humain qui accepte de la recevoir, à travers les circonstances les plus défavorables, de transformer cette parole de Dieu potentielle qu'il est, en parole de Dieu effective.

Cette vocation de tout être humain, et même de tout être vivant, à être parole de Dieu est exprimée par le fait que, dans l'Ancien Testament, « tout être vivant » se dit « toute chair », en hébreu **KâL BâSâR**, souvent traduit par « toute créature ». Or ce mot hébraïque **BâSâR**, qui désigne la chair, est le mot dont le verbe correspondant, ayant la même orthographe à la vocalisation de la deuxième lettre près, **BâSaR**, signifie **annoncer, porter un message**. **BeSôRêtà**, mot araméen qui désigne l'annonce orale de l'Évangile, a les mêmes racines.

La chair est donc ce qui annonce, ce qui porte un message. Et toutes les créatures sont des messagers. En effet, les créatures sont, dans le Monde d'En Bas, des expressions, des réifications, dans la matière, des réalités du Monde d'En Haut, qu'elles sont destinées à

révéler. Plus précisément, comme nous l'avons établi plus haut, les créatures sont des expressions du Dieu-Homme.

Mais cette vocation n'est pas réalisée d'emblée. Elle est en devenir. Elle constitue une potentialité qui est appelée à se réaliser, tout comme le grain de blé représente une potentialité, celle de l'épi, qu'il doit devenir, en tombant dans une terre fertile, en se décomposant, en donnant naissance à une tige, puis à l'épi.

La parabole du Semeur, qui nous révèle que tout être humain est potentiellement parole de Dieu, expression de Dieu, nous révèle aussi que cette potentialité peut rencontrer des obstacles susceptibles de l'empêcher, voire même de la neutraliser. Chaque homme, semé comme entendeur de la Parole, est amené à vivre des situations concrètes qui peuvent être des obstacles à cette vocation d'entendeur de la Parole et de réalisateur de la Parole. Il dépend donc de chacun de prendre conscience de ces obstacles, que crée la situation concrète qu'il est amené à vivre, pour lever ces obstacles et se retrouver ainsi dans un terrain propice.

Il y a donc, dans la parabole du Semeur, deux paroles de Dieu qui interagissent : une parole potentielle constituée par tout être humain, dans les situations concrètes qu'il est amené à vivre, et une parole puissance qui vient réaliser cette potentialité dans tout être humain, quels que soient les obstacles que cette situation concrète peut générer.

Nous retrouvons ici la dialectique « ombre de Dieu - ressemblance de Dieu ». Tout Humain est créé comme ombre de Dieu, comme image de Dieu. Mais cette ombre a pour vocation de devenir ressemblance de Dieu, en reflétant la gloire de Dieu acquise par la connaissance progressive de Dieu que donne la Parole-puissance de Dieu. Pour prendre une comparaison, l'Humain est créé comme un miroir qui devient visage de Dieu lorsque celui-ci se reflète dedans, à cette nuance près que le miroir est une image immédiate du visage qui se reflète en lui alors que l'Humain est une image progressive du visage de Dieu, ce que sous-entend la comparaison avec la semence.

En effet, comparer la Parole à une semence, c'est affirmer une nécessaire loi de croissance et de lente maturation cachée, que ce soit pour la parole-potentielle que constitue chaque être humain, que ce soit pour la Parole-puissance que constitue la Parole de Dieu, incarnée en Rabbi Iéshoua de Nazareth.

En ce qui concerne la parole-potentielle, cette loi de croissance et de lente maturation, facilitée ou contrariée par les circonstances, nous apprend qu'en tout être humain rien n'est joué d'avance. Créé comme « ombre de Dieu », il possède en lui comme une sorte de « programme génétique spirituel », mais celui-ci se développera en fonction de la manière dont cet être humain réagit aux circonstances de la vie. La vie est comme une pédagogie de Dieu sur l'Humain, dont la finalité est la croissance et la réalisation du « programme génétique spirituel », mais dans le respect de la libre réponse de l'Humain et donc du réajustement perpétuel de cette pédagogie de Dieu sur l'Humain en fonction de la plus ou moins grande docilité de l'Humain à y correspondre. C'est la loi de toute pédagogie d'élaborer à l'avance une programmation et de réajuster constamment celle-ci, au contact de l'élève, en fonction de sa capacité à entrer dans cette programmation ou non. Ce qui compte pour l'Humain, ce n'est donc pas de faire pour Dieu, mais de laisser Dieu faire pour lui, en acceptant d'entrer dans cette pédagogie de Dieu qu'est la vie, dans toutes ses circonstances, heureuses ou malheureuses. En vérité, pour l'Humain pneumatique, c'est-à-dire pour l'Humain animé par l'Esprit, il n'y a ni heur, ni malheur, mais actes pédagogiques dont il faut tirer profit pour croître.

Que la vie soit pédagogie de Dieu sur l'Humain, c'est ce qu'exprime le Prologue de Jean, en affirmant :

« Ce qui a été fait en lui est vie
et la vie était la lumière des hommes. »

(Jn 1, 4)

La volonté du Parlant

Accepter d'entrer dans cette pédagogie de Dieu, c'est pour tout Humain accepter que la volonté de Dieu soit faite sur lui. C'est l'une des demandes du Notre Père : « que soit ton vouloir ».

Remarquons, tout d'abord, que la traduction de Marcel Jousse : « que soit fait ton vouloir », la traduction liturgique : « que ta volonté soit faite » et la traduction de la TOB : « fais se réaliser ta volonté », édulcorent le sens fort de l'expression littérale : « que soit ton vouloir », « qu'advienne ta volonté ». Ce que Rabbi Iéshoua de Nazareth nous fait demander est donc que le vouloir de l'Abbâ soit, mais il ajoute « ainsi que dans les cieux, de même sur la terre. » C'est donc ce que l'Abbâ veut dans les cieux qui doit être sur la terre. Or, que veut l'Abbâ dans les cieux ?

« Quelle est la volonté du Père ? C'est d'engendrer le Fils. Et même davantage : le Père n'est rien d'autre qu'engendrement du Fils. La volonté du Père, c'est le Père lui-même qui, dans une extase éternelle se dépouille de l'Essence divine pour la donner au Fils. Et si le Père était autre chose que cette extase, aussi vrai que Dieu existe, jamais nous ne pourrions faire sa volonté. »³⁹

« Que fait le Père en engendrant le Fils ? Il se dépouille entièrement de l'Essence divine pour la donner au Fils. Et que fait le Fils dans la relation de filiation ? Il se dépouille entièrement de l'Essence pour la rapporter au Père. Par la génération éternelle l'Essence divine est aimée par le Père dans le Fils ; par la filiation éternelle l'Essence divine est aimée par le Fils dans le Père. Ainsi le Saint-Esprit est l'Amour et le Don hypostatiques dans lequel s'unissent le Père et le Fils. »⁴⁰

La volonté du Père est d'engendrer son Fils. Mais attention à ne pas se laisser piéger par le vocabulaire employé. Cette génération n'a rien de « physique » comme celle d'un père terrestre engendrant un fils terrestre. Il s'agit d'une génération « intellectuelle » : le Fils n'est autre que l'expression du Père, il est la Parole que « prononce » le Parlant. Et pour le Parlant, « se dépouiller » de l'Essence divine, c'est l'exprimer totalement et parfaitement par sa Parole. Et pour la Parole, « se dépouiller » de l'Essence divine, c'est être totalement et parfaitement l'expression du Parlant. Et ce Souffle de la Parole qu'est l'Esprit-Saint n'est autre que la conscience que le Parlant a de sa Parole en l'exprimant, conscience qui est aussi celle que la Parole a du Parlant en étant expression de ce Parlant. Et cette conscience que le Parlant est de sa Parole et que la Parole est du Parlant est Amour du Parlant pour sa Parole et de la Parole pour le Parlant. La volonté du Père est donc essentiellement celle de s'exprimer.

Or la volonté du Père n'est pas de s'exprimer uniquement par sa Parole éternelle et incréée qu'est son Verbe « intérieur ». Elle est aussi de s'exprimer par son Verbe « extérieur » qu'est le Dieu-Homme et par la Création en laquelle celui-ci à son tour s'exprime. Le

³⁹ Jean BORELLA, *La Charité profanée, subversion de l'âme chrétienne*, Dominique Martin Morin, 1979, p. 265.

⁴⁰ Jean BORELLA, *La Charité profanée, subversion de l'âme chrétienne*, Dominique Martin Morin, 1979, p. 297.

Mimème intérieur du Parlant, éternel et incréé, devient Analogème mimodramatique en le Dieu-Homme et Analogème mimoplastique en la Création.

En particulier, chaque Humain faisant partie de cette Création, est une expression analogique, temporelle et créée, du Parlant dans sa Parole par le Souffle. Mais cette expression analogique qu'est tout Humain du Parlant, si elle est temporelle et spatiale, n'est pas pour autant factuelle, c'est-à-dire appartenant à un instant du passé, mais actuelle, c'est-à-dire permanente, effective à chaque instant qui s'écoule. C'est ici et maintenant que chaque Humain a vocation à être expression analogique du Parlant dans sa Parole par le Souffle. Nous disons bien : « a vocation à être », parce que si, dans le projet de Dieu, l'Humain est fait « comme ombre et ressemblance de Dieu » (Gn 1, 26), dans sa réalisation (Gn 1, 27), l'Humain est seulement fait comme ombre, la ressemblance étant à venir. Dieu, en effet, laisse à chaque Humain la liberté de devenir ou non expression du Parlant dans la Parole par l'Esprit. La volonté du Père, du Parlant, sur chaque Humain est donc que celui-ci devienne une expression analogique aussi globale que possible, ici et maintenant.

Cela signifie que chaque Humain, à chaque instant de sa vie, là où il est, dans les circonstances particulières qu'il est amené à vivre, doit s'accepter comme expression globale du Parlant. Pour chaque Humain, l'ici et maintenant constitue une expression du Parlant qu'il est invité à laisser se faire. Ici et maintenant, ce qui est et ce qui advient proviennent de l'amour du Parlant et se proposent à l'Humain comme projet d'amour. La vocation de l'Humain est de se laisser aimer par Dieu, de se laisser façonner par Dieu, à travers ce qui est et ce qui advient, afin de devenir cette ressemblance du Parlant qui lui exprime quelque chose de son infinie perfection.

Par suite du péché, l'Humain a beaucoup de mal à accepter de se laisser être une expression du Parlant dans la Parole par l'Esprit. Déjà, à l'origine, l'Humain n'a pas accepté l'état dans lequel Dieu l'avait placé : au Jardin de Plaisance, avec le droit de manger de tous les arbres, excepté de l'arbre du connaître bon et mauvais. Il a voulu passer d'un état à une action, d'une recevance à une acquérance, en se saisissant du fruit de l'arbre du connaître bon et mauvais. L'Humain veut agir, veut faire au lieu d'être, à chaque instant, ce que Dieu lui donne d'être. Cela se traduit par le fait que l'Humain est, à chaque instant, dans ses pensées, son rejeu, ressassant son passé et se projetant dans l'avenir, au lieu de se laisser jouer, ici et maintenant, par ce qui est et ce qui advient. L'erreur fondamentale de tout être humain est d'être persuadé que le bonheur, c'est de faire ce que l'on aime, alors que le vrai bonheur est d'aimer ce que l'on est amené à faire, ici et maintenant. La véritable sagesse est d'être constamment présent à l'instant présent. Roger Vittoz et Georges Pégand ont bien montré combien l'envahissement de l'émissivité de la pensée – ce que Marcel Jousse appelle le rejeu – au détriment de la réceptivité – ce que Marcel Jousse appelle le jeu – est préjudiciable à l'équilibre psychique de l'être humain.

Par suite, cette expression que tout Humain a vocation d'être doit devenir pédagogie de Dieu sur l'Humain, d'une part, parce que Dieu est obligé d'avertir l'Humain qu'il se trompe et fait fausse route, et c'est le rôle de la souffrance ; d'autre part, parce que Dieu est obligé de réajuster constamment son projet sur l'Humain, comme un bon professeur s'adapte aux difficultés de son élève et lui propose, à chaque fois, des exercices adaptés, susceptibles de le faire progresser. Malheureusement, l'Humain a encore plus de mal à accepter cette pédagogie de Dieu, à croire à l'amour de Dieu qui tient tout dans sa main et à lui faire confiance. Ce fut la tentation constante du peuple d'Israël, au désert, de ne pas faire confiance à Dieu pour la nourriture, la boisson et la lutte contre ses adversaires et de tenter Dieu, en l'obligeant à intervenir de façon spectaculaire pour rendre confiance à son peuple. Notre réflexe est de demander à Dieu de guérir d'une maladie, de réussir à un examen, de trouver un

emploi, etc., et non pas de lui demander que son projet sur nous se réalise, que s'accomplisse sa volonté, en s'abandonnant à son amour.

Plus profondément encore, l'Humain refuse de reconnaître qu'il tient son être de Dieu même, qu'il n'existe, ici et maintenant, que par Dieu qui veut s'exprimer à travers lui. D'où la tentation pour l'Humain de se prendre pour Dieu et de vouloir régenter les lois voulues par Dieu :

« L'homme naturel et profane croit à la réalité autonome et indépendante de son être. Ce faisant il se prend pour Dieu et s'attribue une perfection qui n'appartient qu'à l'Être absolu. Il ment à sa nature d'être créé. Quelle est donc la vérité de cette nature ? C'est que l'être créé est un être reçu, un être donné. Dans l'exacte mesure où l'être humain prend une conscience ontologique du don de l'être, il laisse l'Être divin s'écouler en lui. Dans l'exacte mesure où la créature s'anéantit et se donne au Créateur, elle cesse de faire obstacle à cet écoulement de l'Être ; et non seulement elle n'y fait plus obstacle, mais encore elle le désire et ne veut rien d'autre que Lui, et devient cet écoulement lui-même. Elle est enfin pure créature, elle est enfin cet inconcevable au-delà de Dieu, où Dieu peut répandre l'irrésistible effusion de son Infinitude. Elle ne veut plus rien que ce que veut l'Essence divine, elle ne peut plus rien vouloir d'autre que l'Essence divine Elle-même. Et puisque l'Essence a voulu cette créature, elle consent enfin à s'offrir comme réceptacle à cette volonté éternelle, parce qu'elle a enfin compris qu'en cette créature qu'elle est, c'est l'Essence incréée qui se voulait Elle-même. »⁴¹

Jamais l'Humain occidental moderne n'a autant incarné ce refus de la dépendance de Dieu et l'affirmation de « la réalité autonome et indépendante de son être ». Il refuse de plus en plus toute limite qui lui est imposée par la Nature voulue par Dieu.

Obsédé par l'appât du gain et le rendement que celui-ci exige, l'Humain a voulu faire manger aux vaches une nourriture contre nature. Comme toujours, quand la Nature est transgressée dans ses lois, celle-ci réagit à titre d'avertissement et ce fut la maladie de la « vache folle ». Heureusement que l'Humain, cette fois-ci, a tenu compte de l'avertissement et a fait marche arrière. Mais il n'en est pas de même dans tous les domaines, particulièrement en matière de sexualité.

Méconnaissant la signification symbolique du mariage, il s'accorde le droit de se livrer à des relations multiples infidèles ou le droit de divorcer, « séparant ce que Dieu a uni ». Refusant l'infirmité psychique que constitue la tendance homosexuelle et incapable, par ses propres forces, de l'assumer sans l'acter, il revendique la pédérastie comme un comportement normal, non immoral, et revendique le mariage homosexuel. Et, lorsque la Nature lui indique qu'il fait fausse route par la sanction du Sida, l'Humain s'obstine à éviter cette sanction, non par un comportement sain, mais par des moyens artificiels comme le préservatif.

Se persuadant que son corps lui appartient, qu'il peut faire ce qu'il veut de son corps, il prétend réguler les naissances par des moyens artificiels de contraception et quand, malgré cela, l'enfant s'annonce, il s'arrogé le droit d'avorter.

A l'opposé, si le couple est infertile, il refuse d'assumer cette limite et les souffrances psychiques qu'elle entraîne et n'hésite plus à recourir à des moyens artificiels qui tendent à couper la procréation de l'union physique et amoureuse d'un homme et d'une femme. Et ce sont la procréation médicalement assistée, la gestation pour autrui, en attendant, sans doute, l'utérus artificiel et le clonage.

⁴¹ Jean BORELLA, *La Charité profanée, subversion de l'âme chrétienne*, Dominique Martin Morin, 1979, pp. 418-419.

Refusant le corps que Dieu leur a donné, combien d'hommes et surtout de femmes recourent à la chirurgie esthétique ! Comme il est dur à l'Humain dont la durée de vie va s'allongeant, grâce à une médecine de plus en plus performante, d'accepter les conséquences d'une vieillesse qui se prolonge. La mort devient insupportable, la souffrance intolérable. D'où la revendication du suicide assisté, de l'euthanasie.

Cela ne veut pas dire que l'Humain ne doit pas se servir de l'intelligence que Dieu lui a donné pour améliorer sa condition, mais cela doit rester dans les limites même de la Nature voulue par Dieu, que ce soit en matière de sexualité, de régulation des naissances, de fertilité, de maladie, de souffrance, de fin de vie.

2.3 Ici et maintenant

Nous avons vu plus haut que l'interprétation de la parabole du Semeur que donne Rabbi Iéshoua lui-même amenait à considérer les semences comme étant les Humains, semés en différents terrains. Nous en avons déduit que tout Humain a pour vocation d'être Parole de Dieu là où il est semé, dans le Monde d'En Bas, quelles que soient les circonstances qu'il est appelé à vivre. Tout Humain a pour vocation d'être une expression de Dieu, non pas seulement dans les circonstances qu'il est amené à vivre, mais à travers même ces circonstances, heureuses ou malheureuses.

S'insérer dans la situation présente

La semence, pour être féconde, doit être profondément enfouie dans la terre. Le premier enseignement à en tirer est que l'Humain, pour devenir Parole de Dieu, doit profondément s'insérer dans les circonstances où il est amené à vivre. Sa devise doit être : « être totalement présent à ce qui est et à ce qui advient, ici et maintenant », car c'est en ce moment et à cet endroit que le Dieu-Homme veut exprimer, à travers moi, son Père. L'Humain doit donc renoncer aux regrets et aux remords du passé ainsi qu'à la peur de l'avenir, pour s'investir totalement dans l'instant présent. C'est ce qu'enseignent d'ailleurs les sagesses traditionnelles et que nous rappellent ici différents auteurs contemporains :

* Eckhart Tolle :

« La clé (pour se dissocier du mental), c'est de mettre fin à l'illusion du temps, parce que le temps et le mental sont indissociables. Si vous éliminez le temps du mental, celui-ci s'arrête. Sauf si vous choisissez de vous en servir.

« Quand vous êtes identifié au mental vous êtes prisonnier du temps et une compulsion vous incite à vivre presque exclusivement en fonction de la mémoire et de l'anticipation. Ceci génère une préoccupation permanente du passé et du futur, une indisponibilité à honorer et à accueillir l'instant présent, ainsi qu'une incapacité à lui permettre d'être. La compulsion naît du fait que le passé vous confère une identité et que le futur comporte une promesse de salut et de satisfaction, sous une forme ou une autre. Passé et futur sont tous deux des illusions.

« Le temps n'est pas précieux du tout puisqu'il est une illusion. Ce que vous percevez comme tel n'est pas le temps lui-même, mais ce point qui est en dehors du temps, soit le présent. Et l'instant présent est certainement précieux. Plus vous êtes axés sur le temps, c'est-à-dire le passé et le futur, plus vous ratez le présent, la chose la plus précieuse qui soit. Et pourquoi l'est-elle ? Parce qu'elle est l'unique chose qui soit. Parce que c'est tout ce qui existe. L'éternel présent est le creuset au sein duquel toute votre vie se déroule, le seul facteur constant. La vie, c'est maintenant. Il n'y a jamais eu un moment où votre vie ne se déroulait pas « maintenant » et il n'y en aura d'ailleurs jamais. Par ailleurs, l'instant présent est l'unique point de référence qui puisse vous transporter au-delà des

frontières limitées du mental. Il est votre seul point d'accès au royaume intemporel et sans forme de l'Être.

« Avez-vous jamais eu une expérience, fait, pensé ou senti quelque chose qui ne se situe pas dans le moment présent ? Pensez-vous que cela puisse vous arriver un jour ? Est-il possible que quelque chose soit en dehors de l'instant présent ? La réponse est évidente, n'est-ce pas ?

« Rien ne s'est produit dans le passé : cela s'est produit dans le présent.

« Rien ne se produira jamais dans le futur : cela se produira dans le présent.

« Ce que vous considérez comme le passé est le souvenir d'un ancien moment présent mis en mémoire dans l'esprit. Lorsque vous vous souvenez du passé, vous ravivez une mémoire. C'est ce que vous faites maintenant. Quand le futur arrive, c'est sous la forme du présent. Lorsque vous pensez au futur, vous le faites dans le présent. De toute évidence, le passé et le futur ne constituent pas des réalités en soi. A l'instar de la lune qui n'émet pas sa propre lumière mais peut seulement refléter la lumière du soleil, le passé et le futur ne sont que de pâles reflets de la lumière, du pouvoir et de la réalité qu'est l'éternel présent. Leur réalité est empruntée au présent.

« Le mental ne peut pas comprendre l'essence de ce que je suis en train de dire. Toutefois, dès que vous la saisissez, il se produit un basculement dans la conscience, du mental à l'Être, du temps à la présence. Tout d'un coup, tout semble vivant, irradie d'énergie, s'anime de l'Être.

« Dans des situations où le vie est mise en jeu, ce basculement de la conscience du temporel à la présence se produit naturellement. La personnalité, qui a un passé et un futur, s'efface temporairement pour être remplacée par une intense et consciente présence, à la fois très calme et très alerte. Les gestes posés pour répondre à cette situation naissent de cet état de conscience.

« La raison pour laquelle certaines personnes aiment prendre part à des activités dangereuses, comme l'alpinisme, la course automobile et autres, c'est que cela les oblige à être dans l'instant présent, même si elles ne sont pas conscientes de ce fait. Ces activités les amènent dans cet état intensément vivant qui est libéré du temps, des problèmes, de la pensée et du fardeau de la personnalité. Oublier ne serait-ce qu'une seconde le moment présent peut se traduire par la mort. Malheureusement, ces gens viennent à dépendre d'une activité particulière pour retrouver cet état. Mais vous n'avez pas besoin d'escalader la face nord de l'Eiger pour ça. Vous pouvez y accéder dès maintenant.

« Les maîtres spirituels de toutes les traditions font de l'instant présent la clé de l'accès à la dimension spirituelle, et ce, depuis toujours. Malgré cela, il semble que ce message soit resté lettre morte. On ne l'enseigne certainement pas dans les églises et les temples. Si vous entrez dans une église, vous entendez peut-être de telles phrases lues dans l'Évangile : « N'avez aucune pensée pour le lendemain, il prendra soin de lui-même » ou « Quiconque met la main à la charrue et regarde en arrière ne mérite pas le royaume de Dieu ». Ou bien encore entendrez-vous le passage sur les magnifiques fleurs qui ne se préoccupent pas du lendemain, mais qui vivent avec grâce dans l'éternel présent et reçoivent en abondance de Dieu ce dont elles ont besoin. Néanmoins la profondeur et la nature radicale de ces enseignements ne sont pas reconnues. Personne ne semble réaliser que ceux-ci sont censés être vécus pour engendrer une profonde transformation intérieure. »⁴²

* Walpola Rahula :

« Une autre forme de « méditation » (de développement mental) consiste à vous rendre attentif à tout ce que vous faites, actes ou paroles, dans la routine quotidienne de votre travail, dans votre vie privée, publique ou professionnelle. Que vous marchiez, soyez assis, vous teniez debout, soyez couché ou dormiez, que vous détendiez ou fléchissiez les membres, que vous regardiez autour de vous, que vous enfiliez vos vêtements, que vous causiez avec quelqu'un ou restiez silencieux, que vous mangiez ou buviez, que vous accomplissiez même des fonctions naturelles – quoi que vous fassiez, vous devriez être pleinement attentif et conscient de votre acte à l'instant même où il est accompli. Cela veut dire que vous devriez vivre ainsi dans le moment présent, dans l'action présente.

⁴² Eckhart TOLLE, *Le pouvoir du moment présent*, Ariane Editions, collection J'ai Lu, 2000, pp.64-68.

Cela ne signifie pas que vous devriez renoncer à penser au passé ou à l'avenir. Il vous faut y penser au contraire, mais en relation avec le présent, avec l'action du moment, quand et où cela est à propos.

« Les hommes, généralement, ne vivent pas dans leurs actes, dans le présent, mais ils vivent dans le passé ou dans le futur. Bien qu'ils paraissent faire quelque chose ici, à l'instant même, ils sont ailleurs, dans leurs pensées, dans leurs problèmes et préoccupations imaginaires, perdus le plus souvent dans des souvenirs du passé ou entraînés dans des désirs et des spéculations sur l'avenir. Ils ne vivent donc pas dans ce qu'ils font à l'instant même, ils n'en jouissent pas. Aussi sont-ils malheureux, mécontents du présent, de leur travail ; ils sont naturellement incapables de se donner entièrement à ce qu'ils ont l'air d'être occupés à faire.

« Vous observez parfois, dans un restaurant, un homme qui lit en mangeant – un spectacle très courant. Il semble très occupé et n'avoir même pas le temps de manger. On pourrait croire qu'il fait les deux à la fois, mais en réalité, il ne fait vraiment ni l'un ni l'autre. Son esprit est tendu, agité, troublé, il ne jouit nullement de ce qu'il semble faire, il ne vit pas dans le moment présent. Inconsciemment et follement, il essaie au contraire d'échapper à la vie réelle. (Cela ne veut pas dire cependant qu'on ne doit pas parler avec un ami au déjeuner ou au dîner).

« Tant que vous vivez, vous ne pourrez pas échapper à la vie, quoi que vous fassiez, que vous résidiez dans une ville ou que vous soyez retiré dans une grotte. Vous devez la regarder en face et la vivre. La vie vraie, c'est le moment présent – non pas les souvenirs d'un passé qui est mort et enfui, ni les rêves d'un futur qui n'est pas encore né. Celui qui vit dans le présent se trouve dans la vie réelle et il est le plus heureux.

« Quand on lui demanda pourquoi ses disciples, qui menaient une existence simple et calme, prenant un seul repas par jour, étaient si radieux, le Bouddha répondit : « Ils ne se repentent pas du passé, ils ne se préoccupent pas de l'avenir, mais ils vivent dans le présent. C'est pourquoi ils sont radieux. En se préoccupant de l'avenir et en se repentant du passé, les sots se dessèchent comme des roseaux verts coupés (au soleil).

« Attention ou prise de conscience ne signifie pas que vous devez penser et être conscient : « Je fais ceci » ou « Je fais cela ». Non, c'est justement le contraire. Dès que vous pensez « Je fais ceci », vous devenez conscient de vous-même, et alors vous ne vivez pas dans votre acte mais dans l'idée « Je suis ». En conséquence, votre travail est gâché. Vous devez vous oublier complètement et vous perdre dans ce que vous faites. »⁴³

* Karlfried Graf Dürckheim :

« Si vous faites dans le quotidien, avec le même sérieux, des gestes qui se répètent sans cesse, alors vous arriverez un jour à faire ces mêmes gestes sans que votre moi s'en mêle et vous pourrez faire la même expérience. Tout peut devenir exercice. Mon Maître Teramoto me disait que son exercice principal du matin, c'était de se raser, qu'il y avait là une séquence de mouvements qui reviennent chaque jour et qu'en essayant de les perfectionner, il s'offrait la chance d'une expérience profonde.

« On ne voit quelque chose que là où on regarde, on ne trouve que là où on cherche. Tout le temps, et en toute occasion, on peut développer la conscience intérieure et sensitive, éveiller le goût du numineux, sinon on passe à côté du réel. Une action aussi simple que la marche peut être un médium excellent pour apprendre l'ouverture vers l'Être ; rien que la marche consciente. C'est d'ailleurs un exercice en haute estime au Japon : le *Kin-hin*. Il s'agit de sentir l'acte, non de le penser, de le faire en pleine conscience, l'attention dirigée vers la profondeur de vous-même. C'est pourquoi, parmi les mouvements automatiques, la respiration est un terrain privilégié. Dès que vous la suivez consciemment, sans la déranger, vous pouvez être saisi par le Souffle divin.

« Cela s'applique aussi bien à n'importe quel métier. Un comptable qui, toute la journée, aligne des chiffres..., sa manière d'être là en écrivant des chiffres peut être une prière. Au fond, le fait que la conscience soit occupée à un travail, n'empêche en rien le contact avec l'Être. La question est toujours de savoir comment ce travail précis que je suis en train de faire me permet de m'entraîner à

⁴³ Walpola RAHULA, *L'enseignement du Bouddha*, Le Seuil, pp. 99-100.

l'attitude juste pour témoigner du divin. Il en va de même pour les travaux manuels... Observez un maçon ; la façon dont il jette le ciment contre le mur... quel mouvement magnifique, c'est comme une danse... il peut y avoir chez le maître-maçon dans la répétition de ce geste une expérience numineuse... Les peintres qui font toujours le même mouvement... j'en connais pour lesquels c'est un véritable exercice spirituel... Le paysan, quand il se sert de sa faux... cela peut être un acte religieux dans son expérience, regardez son visage... Et les artisans : le cordonnier, le ferronnier... dans les ateliers où ils travaillent depuis dix ou vingt ans, où ils font toujours les mêmes mouvements, il règne dans l'atmosphère une qualité du numineux qui ouvre vos sens dès que vous entrez à son contact. »⁴⁴

* Annick de Souzenelle :

« Dans l'Antiquité, temps historique bien antérieur au christianisme, était vénéré le dieu Janus. Représenté sous la forme d'une tête unique, offrant deux visages, l'un de vieillard, l'autre de jeune homme, il était fêté aux deux solstices du cycle de l'année.

« Ce Janus Bifrons symbolisait le temps : le passé par son visage de vieillard, l'avenir par celui de l'homme jeune. Le seul visage qui n'était pas et ne pouvait pas être représenté était celui du présent, l'insaisissable, l'immatériel, l'intemporel.

« Dans la personne du Christ, l'insaisissable se laisse saisir, l'immatériel s'incarne, le présent se fait réalité, l'éternel se rend historique, l'immortel meurt et ressuscite pour réintroduire l'Homme dans sa dimension divine. Entouré de ces deux Jean, Jean le Baptiste, le « vieil homme », l'homme en « tunique de peau » (il est habillé de poil de chameau), et Jean l'Évangéliste, le devenir, celui dont le Maître parle si mystérieusement comme s'il signifiait que celui-là déjà était accompli (Jn 21, 22-2), Christ est « l'instant ».

« C'est au niveau du présent que l'Homme trouve son vrai visage et peut vivre sa mesure d'éternité. Dans sa dimension christique, il sort du temps tout en étant dans le temps ; l'instant est le point crucial de l'Homme. La plupart des êtres le refusent car il est ce qu'il y a de plus difficile à vivre. Lié par essence à l'éternité, le présent est porteur d'absolu.

« L'Homme vit cette contradiction qui consiste à réclamer l'absolu et à le fuir. Il le réclame parce qu'il en est pétri en son essence, il le fuit parce qu'il attend que l'existence le lui apporte, parce qu'il le cherche non à l'intérieur de lui-même, mais à l'extérieur. Il l'attend du temps : soit du passé qu'alors il idéalise et dans lequel il se réfugie (c'est l'attitude de maint vieillard), soit du futur dont il espère qu'il le comblera (c'est l'attitude du jeune homme et de beaucoup d'entre nous qui vivons toujours projetés en avant).

« Lorsque l'instant en son aspect temporel lui apporte une joie, alors il réclame du temps qu'il ait valeur d'éternité : « *O temps, suspends ton vol...* », chante le poète. Ne sachant pas prendre la vraie dimension du présent, l'homme le fuit, et le fuyant il se fuit et par là même se détruit.

« ...

« Revenant à notre schéma corporel ontologique, il nous est facile de lire en son côté gauche féminin, celui de la permanence, l'origine, l'antique ; en son côté droit masculin, celui du mouvement, le futur. Seule la colonne vertébrale incarnant l'instant, germe de transcendance des antinomies, est la vie et la voie qui mène l'homme ou le groupe, ou la nation, ou l'humanité même dans sa totalité, dans l'axe de son être essentiel, spirituel et divin.

« L'Homme, ne vivant pas cet axe, se désinsère de la vie et se fait dévorer par le temps. »⁴⁵

Se laisser modeler par l'inspiration

« Il y a eu un jour où, en train de peindre, j'ai enfin respiré. Un jour où j'ai enfin renoncé à la volonté. Je me suis alors abandonné à cette force intérieure qui sait mieux que vous ce que vous voulez ou pouvez faire.

« Pendant des années, dix ou quinze ans, je peux dire que j'ai ramé ! Je voulais faire un beau

⁴⁴ Karlfried Graf DÜRCKHEIM, *Dialogue sur le chemin initiatique*, Spiritualités vivantes, Albin Michel, 1999, pp. 109-110.

⁴⁵ Annick de SOUZENELLE, *Le symbolisme du corps humain*, Albin Michel, 1991, pp. 81-82.

tableau, je le voyais dans ma tête, j'essayais de le reproduire et, au final, je m'ennuyais. Et puis ce jour-là, alors que j'écoutais de la musique, j'ai été tellement pris que ma main a travaillé presque toute seule. Tout d'un coup, je me suis comme réveillé et j'ai vu sur la toile quelque chose qui me dépassait, au point que je me suis dit : « *Mais qu'est-ce que j'ai fait là ?* » Eh bien, j'avais laissé venir l'inconnu et le mystère des êtres humains, qui s'expriment quand on ne décide pas à l'avance ce qui va être et ne pas être. J'avais laissé venir l'improvisation. C'était moi, mais au-delà de la clarté intelligente de ce que j'étais. C'est ce qu'on peut appeler le mystère, et c'est ce à quoi je m'efforce d'être fidèle, au théâtre comme au cinéma, mais aussi bien dans la vie. »⁴⁶

Dire « oui », ici et maintenant, à ce qui est et à ce qui advient

Là où je suis, à chaque instant que je vis, tout ce que je perçois : le paysage qui m'entoure, les personnes que je rencontre, les animaux que je croise, les actions que j'accomplis, tout ce que je ressens, tous mes états d'âme, sont connaissance de Dieu parce qu'en eux Dieu se manifeste à moi. Il me suffit d'être là où je suis, de vivre l'instant présent, dire oui à ce que je perçois, de laisser ce que je perçois se connaître en moi pour laisser Dieu se connaître et s'admirer en moi. En effet, dans tout ce que je perçois avec mes cinq sens, c'est quelque chose de la beauté et de la bonté de Dieu que je perçois. Que soit en moi le vouloir de Dieu pour je sois connaissance de ce qui est et de ce qui advient en qui se manifeste sa « divinité », c'est-à-dire son essence et son « éternelle puissance », c'est-à-dire sa Providence. C'est en cela que je suis fils de Dieu, c'est-à-dire connaissance et expression de Dieu. Dire oui à ce qui est, accepter ce qui advient, c'est cela vivre l'instant présent et devenir participant de la divinité.

⁴⁶ Michael LONSDALE, *interview de Gérard Miller pour l'hebdomadaire La Vie*, n° 3237 du 13 septembre 2007, p. 98.